

La Maison du Roi sous Louis XIV, une troupe d'élite. Étude tactique

Frédéric Chauviré



Édition électronique

URL : <http://rha.revues.org/6764>

ISBN : 978-2-8218-0522-4

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 84-94

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Frédéric Chauviré, « La Maison du Roi sous Louis XIV, une troupe d'élite. Étude tactique », *Revue historique des armées* [En ligne], 255 | 2009, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://rha.revues.org/6764>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Revue historique des armées

La Maison du Roi sous Louis XIV, une troupe d'élite. Étude tactique

Frédéric Chauviré

- 1 « Louis XIV sentit quelle influence énorme aurait dans les événements militaires un corps d'élite qui servirait comme une réserve de la fortune, et ne devrait donner que dans les grandes occasions où il serait besoin d'un effort extraordinaire. »¹ Le roi décida en 1671 que les compagnies des gardes du corps, des gendarmes de la garde, des mousquetaires, et des cheveau-légers formeraient désormais en guerre un corps séparé, appelé la Maison du Roi². Cette troupe fut dès lors regardée comme la plus prestigieuse de la monarchie. Mais l'on sait bien, ainsi que le montre l'exemple des cavaliers de la garde du « roi-sergent »³, que le prestige n'implique pas systématiquement l'efficacité militaire. Une des questions essentielles qui se pose au sujet de ce corps est donc de savoir s'il joua un rôle effectif à la guerre, à la manière d'une véritable troupe d'élite, ou bien s'il se contenta d'habiller la gloire militaire du « roi de guerre » et d'en assumer la représentation. La question est également pertinente dans le cadre plus général de la « révolution militaire », synonyme pour certains auteurs d'un déclin qualitatif et quantitatif de l'arme équestre⁴.
- 2 Nous avons envisagé, dans un précédent article⁵, la Maison du Roi d'un point de vue organique, recherchant les facteurs essentiels sans lesquels une troupe de cavalerie ne pouvait prétendre être efficace à la guerre : l'armement, l'instruction, la discipline. Cette étude avait notamment souligné le haut niveau d'exigence du roi et son implication dans l'exercice de sa Maison. Il nous appartient à présent de vérifier que tous ces éléments se combinaient effectivement pour assurer à ce corps une nette supériorité au combat. Celle-ci doit pouvoir se mesurer sur des critères tactiques pertinents. Nous pouvons notamment en distinguer deux, les qualités manœuvrières et les techniques de charge (armes et vitesse). Nous tenterons également, en étudiant plusieurs batailles et combats, de déterminer si la place donnée à la Maison dans le schéma tactique de l'armée permet de dégager une doctrine d'emploi de cette troupe. Le roi, qui avait « créé » ce corps, lui donnant sa forme institutionnelle, administrative, concevait-il également la manière de l'employer au combat ? Enfin, l'on ne peut terminer sans s'interroger sur les limites de

cette « réserve de la fortune » et sur le prix humain qu'elle paya pour une gloire si durable.

Tactique élémentaire

- 3 C'est dans la perspective du combat que l'instruction et la formation d'une troupe trouvent leur sens. Leur efficacité ne peut donc se vérifier qu'en considérant les techniques de combat de la Maison du Roi et sa capacité à manœuvrer face à l'ennemi.

Capacité de manœuvre

- 4 Brent Nosworthy⁶ considère comme très faibles les possibilités de manœuvres tactiques des escadrons sur le champ de bataille. La capacité de manœuvre de la Maison du Roi semble cependant ne pas avoir dû se réduire aux évolutions limitées envisagées par cet auteur. La qualité des montures, de l'instruction et de l'encadrement autorisait une remarquable souplesse, une grande capacité d'adaptation et de réaction. À Kokersberg (1677), Villars prit la tête de deux escadrons pour attaquer vivement et prendre en flanc toute une ligne ennemie formée de 12 escadrons. À Seneffe (1674), les deux escadrons des gardes du duc de Navailles furent attaqués de front et de flanc par cinq escadrons ennemis. Le duc partagea alors par moitié ses deux escadrons, pour faire tête dans les deux directions. La manœuvre fut exécutée avec ordre et fermeté, ce qui leur permit de repousser les cavaliers adverses⁷. Au niveau de la tactique de l'escadron, on vit à Leuze (1691) un escadron des gardes se partager en trois pour en charger trois autres qui l'attaquaient, et les mettre tous en désordre⁸.
- 5 Mais ce qui peut surprendre également est la capacité des unités à garder leur cohésion et leur ordonnance alors même que les circonstances ou le terrain n'y étaient guère favorables. À Leuze, les escadrons ennemis choisirent d'attendre ceux de la Maison en se plaçant derrière une ravine. Ni la ravine ni surtout la décharge qui suivit son franchissement ne parvinrent pourtant à rompre leurs rangs. Le Pippre souligne d'ailleurs à propos des actions de cette bataille qu'elles furent exécutées avec un sang-froid surprenant ; jamais dit-il « *troupes n'ont combattu avec tant d'ordre, ayant toujours conservé leurs rangs, sans faire le moindre jour dans leurs files* »⁹. Le rôle des officiers et sous-officiers est bien sûr essentiel pour expliquer la cohésion de ces unités, mais la qualité des cavaliers ne doit pas être négligée. Ainsi, toujours à Leuze, on vit pendant l'action 20 ou 30 gardes se rallier d'eux-mêmes plusieurs fois, combattre sans officiers et rompre des escadrons ennemis.
- 6 Confrontées à de tels obstacles, la plupart des unités de la cavalerie de ligne se seraient sans aucun doute mises dans la plus grande confusion, ou pour le moins dans un désordre toujours fort dangereux lorsque l'on est face à l'ennemi¹⁰.

La technique de charge

- 7 En raison du niveau d'instruction donné aux cavaliers du rang ainsi que la qualité des chevaux, la charge au galop et à l'arme blanche paraissait être un objectif difficile à atteindre avant les réformes de Frédéric II¹¹. On sait qu'il suffisait de quelques chevaux rétifs et de mauvaise qualité pour désorganiser l'escadron, mais la réticence était également du côté des cavaliers. Les officiers placés à l'arrière de l'escadron n'avaient-ils

pas pour mission de punir de mort les hommes qui auraient voulu fuir au moment de la charge ?¹² Autoriser les cavaliers à tirer avant le contact était sans doute un moyen de lutter contre une appréhension bien naturelle et par là même d'atténuer les risques de fuite et de perte de cohésion¹³. Ils s'avançaient vers l'ennemi avec l'idée que lorsqu'ils l'auraient atteint, il aurait déjà été affaibli par leurs tirs ; idée sans doute rassurante mais erronée sur bien des points.

- 8 La Maison du Roi semble avoir pu échapper à ce schéma, valable pour la plupart des régiments de ligne français et étrangers. La qualité des montures, le souci de l'instruction et de la formation des cavaliers renforcés par le devoir de briller aux yeux du roi permettaient d'envisager une action sur d'autres bases. Les relations des principaux combats du règne présentent en effet plusieurs particularités communes. Tout d'abord, la cavalerie ennemie faisait presque systématiquement usage de son feu – pratique dont aucun narrateur ne s'offusque, ce qui laisse à penser qu'elle était assez commune – et adoptait généralement une posture plus défensive, préférant attendre l'attaque des Français. C'était donc logiquement que ceux-ci « essayaient » le feu de leurs adversaires sans paraître ébranlés, renforçant l'idée de la faible efficacité de ce type de tirs. Enfin, la tactique des escadrons de la Maison était fondamentalement différente de celle de l'ennemi. Si les décharges de celui-ci sont explicitement signalées, il n'est jamais fait mention d'une éventuelle utilisation du feu par les corps de la Maison du Roi. Au contraire, les relations précisent très souvent qu'ils chargeaient l'épée à la main. Elles prennent en outre la peine d'ajouter que ces charges se faisaient de manière « très vigoureuse », « avec vigueur », ce qui veut sans doute signifier qu'ils ne respectaient pas l'allure assez lente généralement préconisée pour la cavalerie. Cette impression est confirmée par Duras¹⁴, lequel souligne le caractère singulier de la tactique de la Maison, qui s'opposait à l'usage habituel.
- 9 Les cavaliers de la Maison bénéficiaient ainsi de la supériorité morale acquise par celui des deux adversaires qui osait s'avancer à grande vitesse, dédaignant la protection du feu, affirmant sa force et sa confiance, et diminuant d'autant celle de l'ennemi. C'est la redécouverte de cette force psychologique, inhérente à ce mode de charge, qui conduira Charles XII à contraindre ses cavaliers à charger uniquement à l'arme blanche et au galop¹⁵. Il faut également observer, pour expliquer en partie cette singularité, qu'ils furent souvent conduits par des chefs d'armées et de corps audacieux et capables, Condé, Duras, Luxembourg, Villars, qui surent utiliser les grandes possibilités de cette troupe d'élite.

La doctrine d'emploi

- 10 Boullier, nous l'avons vu, conçoit d'abord la Maison comme une réserve, « qui ne devrait donner que dans les grandes occasions où il serait besoin d'un effort extraordinaire »¹⁶. Une telle présentation pourrait laisser penser que la doctrine d'emploi de ce corps se rapprochait par exemple de celle de la garde impériale napoléonienne, l'ultime réserve, que l'Empereur n'engageait qu'en dernier recours. Était-ce bien là ce qu'entendait Louis XIV ?

Dans l'ordre de bataille traditionnel

- 11 La Vallière, qui écrivait dans les années 1640, évoque un dispositif de bataille sur trois lignes, qu'il nomme encore « avant-garde », « bataille » et « arrière-garde ». Les corps d'élite de la cavalerie étaient à l'époque les compagnies d'ordonnance de la gendarmerie. Le

principe qui dictait le positionnement de cette troupe dans le dispositif tactique n'était alors pas si éloigné de celui appliqué par Napoléon. Si l'avant-garde (la première ligne), précise La Vallière, était plus honorable que la bataille (la seconde), on plaçait cependant les gens d'armes au milieu de celle-ci. « *Le corps de la gendarmerie est très bien placé en cette sorte pour l'avantage d'un combat, parce qu'il assure l'infanterie, la soutien, et lui sert pour se rallier derrière lui si elle est rompue.* »¹⁷

- 12 Mais il semble en être allé tout autrement pendant le règne personnel de Louis XIV. Sa Maison, bien qu'institutionnellement à part des troupes, était partie intégrante du dispositif de bataille. « *L'ordre de bataille* » était fixé dès le début de la campagne, la place des diverses troupes y était précisément déterminée. Cet ordre respecte le schéma tactique, devenu classique, de l'ordre linéaire déjà évoqué par La Vallière. Cependant, à la différence des années 1640 et 1650, les corps d'élite n'étaient plus en retrait au centre de la seconde ligne. La Maison du Roi, qui occupait désormais ce rôle, se tenait à l'aile droite de la première ligne, face à l'ennemi. La disposition des différentes unités de la Maison, lorsqu'elles étaient toutes présentes, était bien sûr précisément ordonnée. C'étaient les compagnies des gardes du corps qui avaient la droite, à leur gauche se plaçaient celles des mousquetaires, puis venaient les cheveu-légers et les gendarmes de la garde¹⁸. Ce fut donc bien avec Louis XIV qu'allait changer la doctrine d'emploi des corps de cavalerie d'élite. Auparavant, ceux-ci n'étaient pas engagés directement en première ligne, mais plutôt comme soutien ou réserve. Les compagnies à cheval de sa Maison allaient être désormais aux postes les plus exposés, les postes d'honneur du dispositif, et y tenir le premier rôle¹⁹.

Combats et engagements partiels

- 13 Ces combats, qui engageaient une partie plus ou moins importante de l'armée, sont une réalité incontournable des guerres du Grand Siècle. Là encore, il apparaît très rapidement que la Maison militaire du Roi ne pouvait rester en retrait. À Seneffe, elle fut à la pointe du dispositif dès le début des combats. Condé surprit l'arrière-garde d'Orange et entendit ensuite exploiter son avantage. Ce furent la célérité, la rapidité de manœuvre et d'exécution qui importaient ici. La Maison fut le fer de lance de l'offensive, ouvrant la voie au reste de l'armée. Ce fut elle qui affronta et enfonça successivement les différents corps de troupes placés par Guillaume d'Orange pour couvrir son armée²⁰.
- 14 De ce point de vue, le combat de Leuze donne également lieu à une réflexion intéressante quant au caractère décisif des interventions de la Maison. « *Les maîtres [de la Maison du Roi] ayant chacun un valet et un bidet pour porter leur équipement, il s'ensuivait, dit de La Tour, que cette troupe était la plus facile à transporter avec célérité, dans les cas urgents, où elle pouvait être utile : voilà pourquoi le maréchal de Luxembourg s'en est servi à Leuze, car on sait que si il avait pu avoir la cavalerie aussi promptement que la Maison, il aurait remporté une victoire complète.* »²¹ Aussi le maréchal de Saxe appelait-il la Maison « *les lévriers de l'armée* ».
- 15 Autre exemple, Kokersberg. Les armées de Créqui et du prince Charles se trouvaient fort proches. Créqui ne pouvant abandonner cet avant-poste avantageux sans mettre l'armée dans une situation délicate, la Maison du Roi fut donc dépêchée en urgence. Un grand combat de cavalerie s'engagea alors. Les gardes du roi, les gendarmes et les cheveu-légers, en infériorité numérique, s'éprouvèrent à diverses reprises contre les cuirassiers de l'empereur, et contre sa meilleure cavalerie²². Le terrain y fut longtemps disputé mais les Allemands furent contraints de céder et de se retirer en désordre.

Autres emplois

- 16 La Maison, force de réserve : en pointe du dispositif dès le début des combats, la Maison fut néanmoins employée en quelques occurrences comme troupe de réserve. À Neerwinden, lorsque l'armée du roi se déploya au début de la matinée, les troupes de la Maison furent, comme il se devait, disposées à l'aile droite de la première ligne. Mais le prince d'Orange s'étant fortement retranché, la bataille prit très rapidement l'allure d'une affaire de poste. La Maison se trouva alors déplacée au centre du dispositif, dans un rôle qui paraissait devoir rester secondaire. Pourtant ce fut à elle que Luxembourg fit appel pour exploiter les premiers succès des gardes françaises dans l'attaque de Neerwinden. Passant par une brèche des retranchements ennemis, ils résistèrent en infériorité numérique à une contre-attaque de la cavalerie du prince d'Orange et permirent au reste de la cavalerie de franchir à son tour les retranchements pour chasser de la plaine celle de l'adversaire²³. Si la Maison du Roi avait été repoussée, la cavalerie n'aurait pu déboucher et l'attaque de Neerwinden aurait peut-être été infructueuse, ou sans grande possibilité d'exploitation.
- 17 Les sièges : les mousquetaires bien-sûr surent se rendre souvent décisifs. Ainsi au siège de Maastricht, ils durent aller reprendre une demi-lune prise la veille mais dont l'ennemi venait de s'emparer. Ils entrèrent dans l'ouvrage après un combat difficile qui blessa 53 d'entre eux et en tua 37. Ils rétablirent encore la situation aux sièges d'Ypres en 1678, de Mons en 1691²⁴.
- 18 Les escarmouches : prendre langue de l'ennemi. C'est-à-dire faire les reconnaissances, tenter d'évaluer la force et les vues de l'ennemi ; il s'agissait là d'une des missions les plus nécessaires de la cavalerie dit de Birac²⁵. Il était essentiel en effet que le général disposât de ces informations pour pouvoir préparer ses propres mouvements afin de surprendre l'adversaire dans son camp, sa marche ou ses fourrages. Des détachements de la Maison furent fréquemment utilisés dans ces sortes de mission et trouvèrent là moult occasions d'escarmoucher.

Les limites

- 19 Il ne fait aucun doute que sa capacité manœuvrière et ses qualités tactiques faisaient de la Maison une arme efficace, redoutable et redoutée. Était-elle pour autant omnipotente et infaillible ? Parfois pris en défaut, ce corps d'élite paya souvent fort cher le prix d'une doctrine d'emploi qui en faisait l'acteur principal de la gloire royale.
- 20 Les témoignages de ses chefs et de ses adversaires concordent sur ce point : la présence de la Maison du Roi aux premiers rangs donnait confiance aux troupes et impressionnait l'ennemi. On misa parfois peut-être trop sur sa valeur²⁶, on en abusa même aussi, sans doute. À plusieurs reprises, les escadrons furent exposés au feu de l'ennemi alors même que la justification tactique n'était pour le moins pas toujours probante. Ainsi l'acharnement de Condé à Seneffe les contraignit à subir cinq heures durant le feu des canons du prince d'Orange devant le village du Fay. Semblable situation se produisit également à Neerwinden (1693) et Malplaquet (1709). Autant d'épreuves redoutables qui rappelaient les terribles réalités du champ de bataille, dont témoigne par exemple Sainte-Foix à Malplaquet : « *Sa contenance [de la troupe des Mousquetaires] parut ferme et*

*tranquille dans cette position et ces moments critiques où il n'est même pas permis de quitter son rang pour s'élanter contre la foudre qui s'allume (...). Ce mouvement naturel serait regardé comme un instant de faiblesse. Il faut attendre la mort, rester immobile devant elle, la voir, l'envisager pendant des heures entières, toujours prête à nous frapper, et frappant sans cesse autour de nous . »*²⁷ Enfin à Leuze, pour ne pas perdre l'occasion d'accrocher l'arrière-garde ennemie, Luxembourg envoya la Maison combattre en forte infériorité numérique. Significatifs de la valeur de la Maison et du rôle qu'on entendait lui voir jouer, ces choix tactiques n'en conduisirent pas moins les unités de ce prestigieux corps à payer plus qu'à leur tour le prix du sang. Des rapports de pertes (tués et blessés) pouvant atteindre le quart ou même le tiers des effectifs théoriques ne furent pas exceptionnels : les gendarmes à Ramillies (30 %), les gardes du corps et les mousquetaires à Malplaquet (le tiers pour les premiers, presque autant pour les seconds). Mais les victoires même pouvaient également s'avérer fort coûteuses : à Leuze, les gardes perdirent environ le quart de leurs effectifs, et les cheval-légers un peu moins du tiers. À titre de comparaison, à Fontenoy, victoire où la Maison du Roi est sensée avoir joué un rôle décisif, les mousquetaires, les plus touchés, ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes²⁸.

- 21 La place nous manque pour évoquer plus avant la question bien légitime des limites de la Maison. Nous pouvons encore y ajouter les limites inhérentes à sa constitution même, comme les difficultés du recrutement quand la guerre se prolongeait, notamment lors de la guerre de Succession d'Espagne²⁹. Enfin et surtout, les limites liées aux fautes des généraux et à leur incapacité à exploiter cette troupe redoutable, dont les exemples les plus connus sont sans doute Ramillies et Oudenaarde (1708). Sa valeur et son engagement ne sont pas ici en cause, puisqu'elle renversa toutes les troupes de cavalerie qui lui furent opposées, mais elle ne put à elle seule retourner la situation. Elle fut en fait confrontée à deux facteurs décisifs. D'une part, le feu d'une infanterie disciplinée et déterminée, à Ramillies notamment, où les bataillons placés derrière la première ligne de cavalerie ennemie lui firent beaucoup de mal. De l'autre, l'unité du commandement allié et l'habileté de Marlborough, l'un des meilleurs généraux et cavaliers de son temps. Ce dernier élément souligne l'importance du commandement. Sans même parler du duc de Bourgogne, Villeroy n'était pas un chef de cavalerie de la trempe de Condé, Luxembourg ou Duras. Marlborough avait compris l'importance de la Maison et il sut la neutraliser³⁰.

Conclusion

- 22 Qu'elle fût placée au poste d'honneur, la droite de la première ligne, dans les batailles de configuration classique, en pointe dans les combats, tenue en réserve dans les affaires de poste, ou employée dans les sièges, la Maison du Roi n'était pas épargnée. Elle n'était pas réservée aux « *grandes occasions* » comme le pense Boullier, bien au contraire. On ne pouvait la ménager, la mettre en retrait puisque sa visibilité même était une des conditions de la victoire. Comme l'évoquent clairement les devises de certains de ses corps³¹, la Maison prolongeait, incarnait sur le champ de bataille, la puissance du souverain, roi de guerre par essence. Par son esprit offensif, son habileté, sa supériorité au combat, elle était indispensable à l'œuvre de gloire du grand roi. Elle permet également de souligner que la cavalerie conservait une importance non négligeable sur les champs de bataille du temps.
- 23 Alors pourquoi fut-elle presque entièrement supprimée ? Pour des raisons de finances, dit Boullier. Est-ce aussi simple ? Dès 1749, le chevalier de Chabot soulignait les insuffisances

de la Maison du Roi ³², et les dérives dénoncées par celui-ci ne semblent pas avoir été corrigées avant la guerre de Sept-Ans ³³. La valeur des hommes et la qualité des chevaux ne suffisaient pas, il fallait aussi toute l'attention du roi pour que ce corps prestigieux fût également efficace à la guerre, ce qu'il ne pouvait être sans un effort permanent de discipline et d'instruction. Louis XIV l'avait compris, et ce fut vraisemblablement la négligence de cette vérité essentielle, presque aussi sûrement que les difficultés financières de la monarchie, qui condamna la Maison du Roi.

- 24 « *Le trône antique de la France demeura ferme tant qu'il fut entouré et comme soutenu par ses appuis naturels, ces différentes espèces de gardes que la sagesse de nos rois avait créées autour de lui. Il s'écroula aussitôt que Louis XVI (...) se fut décidé à se priver d'une partie de cet appui.* » ³⁴ La relation de causalité ainsi posée est sans doute un peu rapide. Mais le lien quasi organique établit entre le corps d'élite de la monarchie et le dépérissement de celle-ci est intéressant. N'est-il pas symbolique de constater que la valeur de la Maison du Roi s'est irrémédiablement érodée en même temps que s'effritaient les fondements de la monarchie absolue, et que les deux disparurent presque simultanément ?

NOTES

1. BOULLIER, *Histoire des divers corps de la Maison militaire des rois de France jusqu'à l'année 1818*, Paris, 1818, introduction, p. 14.
2. DANIEL (père R.), *Histoire de la milice française*, Paris, Delespine et Coignard, 1721, tome II, p. 114. L'ensemble constituait en 1678 un corps d'environ 2 600 hommes.
3. De grands gaillards sur des puissantes montures, formant une belle unité de parade inutile à la guerre.
4. Auteurs anglo-saxons pour la plupart, quelques-uns fameux protagonistes du débat portant sur le sens, les limites et les formes de la « *révolution militaire* ». Ce terme, sans doute quelque peu exagéré, est employé par les historiens anglais et américains pour désigner l'ensemble des mutations militaires, tactiques et institutionnelles, qui traversent l'Europe moderne, ainsi que leurs conséquences sur les sociétés et les structures étatiques.
5. « La Maison du Roi sous Louis XIV, une troupe d'élite », *Revue historique des armées*, n° 242, 1/2006, p. 114-121.
6. *The anatomy of victory*, New York, 1990, p. 126.
7. LE PIPPRE DE NOEUFVILLE, LAMORAL (Simon), *Abrégé chronologique et historique de l'origine, du progrès et de l'état actuel de la maison du roi et de toute les troupes de France*, Liège, Kints, 1734. vol. I, p. 376.
8. SHD/DAT, A1 1051.
9. LE PIPPRE DE NOEUFVILLE, *op. cit.*, vol. I, p. 391.
10. « *Dans la Maison du Roi quand on trouve un chemin creux, chacun s'y fourre pêle-mêle, et cela n'empêche pas que lorsqu'il faut former l'escadron, on le forme sans désordre. Mais ce ne doit pas être un exemple pour les autres, car n'ayant pas tant d'expérience, il se pourrait qu'ils ne reprennent pas leur place avec autant de facilité* ». *Les devoirs de l'homme de guerre, par un officier de cavalerie*, La Haye, Van Bukderen, 1693, p. 115.

11. D'Aurignac, en 1663, recommandait aux escadrons de faire halte tous les 50 pas pour se donner le temps de redresser lignes, rangs et files. En outre, on n'allait à la charge qu'au pas. AZAN (Paul), *Un tacticien du XVII^e siècle*, Paris, 1904, p. 65.
12. BIRAC (de), *Les fonctions du capitaine de cavalerie, et les principales de ses officiers subalternes, par le sieur de B.*, Quinet, Paris, 1669. p. 14.
13. « Il est bien malaisé d'empêcher un homme qui se voit certain d'être passé par les armes (...) de prendre son pistolet pour donner un peu de respect à son ennemi » constatait fort lucidement Duras. Lettre à Louvois, 1689, publié par Yves Durand, *La maison de Durfort à l'époque moderne*, Fontenay-le-Comte, 1975, p. 89.
14. « De quelque manière qu'on les mène, les charges [des gardes du corps] seront bonnes parce qu'ils arrivent toujours tête pour tête aux ennemis. » DURAND (Yves), *op.cit.*, p. 89.
15. Sur les innovations tactiques de Charles XII, voir : CHANDLER (David), *The art of war in the age of Marlborough, Sarpedon*, New York, 1997, p. 56-57.
16. BOULLIER, *op.cit.*, introduction, p. 14.
17. LA VALLIÈRE, *Pratique et maximes de la guerre*, La Haye, Van Bulderen, édition de 1693, p. 35.
18. Il est à noter qu'à partir de sa création, la compagnie des grenadiers, dont la mission était d'ouvrir la marche de la Maison du Roi, prenait la droite des gardes du corps en bataille rangée.
19. Ce fut ainsi le cas à Cassel (1677), au début de Neerwinden (1693), à Ramillies (1706), Oudenaarde (1708).
20. SHD/DAT, A2, carton 9, f° 28.
21. LA TOUR (de), *Précis historique des différentes troupes des rois français, par le sieur de La Tour*, réimpression textuelle de l'édition publiée vers 1775, par Edmond Dubois, 1901, p. 23.
22. BOUSSANNELLE, *Commentaires sur la cavalerie*, Paris, Guillin, 1758, p. 348.
23. SAINT-SIMON, *Mémoires de Saint-Simon*, tome XIV, Paris, Hachette, 1880, p. 248-249.
24. BOULLIER, *op.cit.*, p. 115.
25. BIRAC, *op.cit.*, p. 85.
26. Ainsi que le fit Villeroy à Ramillies, comme en témoigne par exemple La Colonie.
27. Cité par : BOULLIER, *op.cit.*, p. 120. À Malplaquet, les mousquetaires, qui tenaient l'extrême arrière-garde, restèrent pendant 5 heures exposés au feu d'une batterie de 30 pièces.
28. Et la cavalerie en général représentait 15 % de ses effectifs. CHAUVIRÉ (F.), *La charge de cavalerie de Bayard à Seydlitz*, mémoire de DEA, Nantes, 2002.
29. CORVISIER (André), « Les gardes du corps de Louis XIV », *Bulletin du XVII^e siècle*, 1959, p. 130-131.
30. « Le principal dessein du duc de Marlborough [à Ramillies] fut de détruire cet illustre corps, persuadé que le gain de la bataille en dépendait. C'est pourquoi il avait dit avant le combat que pour en venir à bout, il lui opposerait 6 hommes contre 1 ; ce qu'il fit comme il l'avait projeté. » LE PIPPRE DE NOEUFVILLE, *op.cit.*, vol. I, p. 409. Il la laissa ainsi s'enfoncer dans son aile gauche afin de pouvoir l'attaquer sur les flancs et l'arrière.
31. *Quo jubet iratus jupiter* (« Sur qui la colère de Jupiter nous ordonne-t-elle de tomber ? ») pour les gendarmes, *Sensere gigantes* pour les cheveu-légers (« Les géants l'ont senti », fait allusion au mythe où Jupiter foudroya les géants lorsqu'ils voulurent escalader le ciel), ce qui signifie qu'ils étaient à la main du roi comme la foudre entre les mains de Jupiter, pour exterminer ses plus fiers ennemis. DANIEL (père R.), *op.cit.*, p. 207.
32. SHD/DAT, 1 M 1734, f°90, chevalier de Chabot, « Plan d'évolution uniforme pour la cavalerie ».
33. SHD/DAT, 1 M 1738, f°17. En effet, dans un mémoire au ministère, un officier général sur le théâtre d'Allemagne s'alarmait en 1762 de l'arrivée dans son armée d'un détachement des gardes du corps et appréhendait les difficultés que pourrait faire naître dans le service cet encombrant renfort.

34. BOULLIER, *op. cit.*, introduction, p. 15.

RÉSUMÉS

La Maison du roi constitue le corps le plus prestigieux de l'armée royale. Mais c'est aussi une troupe d'élite, redoutée sur tous les champs de bataille. Sa supériorité tactique trouve son origine dans la singularité de sa doctrine de combat. Beaucoup plus manœuvrière que les régiments ordinaires, elle s'en distingue également par sa conduite de la charge : choix de l'arme blanche, adoption d'une allure élevée et recherche du choc. Les qualités de cette troupe expliquent que Louis XIV ait voulu en faire l'instrument privilégié de sa gloire. Dans les grandes batailles ou dans les combats, la Maison est systématiquement engagée à la pointe du dispositif tactique. Cette doctrine d'emploi résolument offensive et audacieuse se paie cependant parfois au prix fort.

The Royal Household under Louis XIV, a troop of elite. Tactical Study. The Royal Household is the most prestigious unit of the royal army. But it is also a troop of the elite, feared on all battlefields. Its tactical superiority stems from the singularity of its combat doctrine. More maneuverable than regular regiments, it is also distinguished by the conduct of its charge: the choice of bladed weapons, the use of a quick gait, and the pursuit of shock. The qualities of this group explain why Louis XIV wanted to make it the privileged instrument of his glory. In large battles or combat, the [Royal] Household was systematically engaged at the point of the tactical formation. This doctrine of resolutely aggressive and bold employment, however, sometimes cost a high price.

INDEX

Mots-clés : cavalerie, Maison du Roi, stratégie

AUTEUR

FRÉDÉRIC CHAUVIRÉ

Professeur certifié au lycée Lenoir à Châteaubriant (44), il termine un doctorat sous la direction du professeur Jean-Pierre Bois, *La charge de cavalerie de Bayard à Seydlitz*, et a déjà publié plusieurs articles, dont « Bayard, chevalier ou cavalier ? Le combat de cavalerie sous la Renaissance », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 139, 2004 et « La Maison du Roi sous Louis XIV, une troupe d'élite », *Revue historique des armées*, 242, 1/2006.